

Le regard d'un diplomate sur le monde

Entretien avec **Jean-Bernard Raimond**

Guy Desbos 1956

Jean-Bernard Raimond, votre ouvrage, paru en 2010 aux Editions du Félin : « Le regard d'un diplomate sur le monde », porte sur la période 1960-2010 et propose des analyses très profondes sur « les racines des temps nouveaux ». C'est un ouvrage un peu inclassable, où vous mêlez souvenirs et jugements politiques, en considérant plusieurs thèmes successifs, traversés eux-mêmes de digressions passionnantes.

Vous soulevez dans votre ouvrage un problème fondamental, porteur de riches méditations : quand et comment prend-on conscience, dans un métier comme la diplomatie, d'assister non à un simple événement, mais à un « moment historique » ? En somme, où s'arrête la politique et où commence l'Histoire ?

J-B. R. : C'est en effet une question fondamentale. Les exemples assez rares qui viennent à l'esprit frappent à jamais l'imagination.

Le plus célèbre d'entre eux est le jugement de Goethe sur la révolution française et la bataille de Valmy dont ce grand européen fut le témoin. « De ce lieu et de ce jour date une nouvelle époque de l'histoire du monde ».

Le second exemple est contemporain. C'est la chute du mur de Berlin en 1989. Comme pour le premier exemple c'est Rostropovitch avec son célèbre violoncelle qui illustre la portée du changement historique.

Dans les deux cas le moment historique est le résultat de causes multiples. En 1989, trois acteurs sont responsables de l'événement. Mikhaïl Gorbatchev, secrétaire général du Parti communiste soviétique en 1985, Jean-Paul II élu Pape en 1978, enfin la révolution des chantiers Lénine à Gdansk en 1980.

L'absence de repères dans le monde d'aujourd'hui est à la mesure d'une révolution qui rejette dans le passé le XX^e siècle tout entier.

Partagez-vous l'analyse de Daniel Halévy, formulée dès 1948 dans un de ses ouvrages, sur « l'accélération de l'Histoire » ? Par quels exemples confirmeriez-vous ou tempéreriez-vous cette idée-force, beaucoup reprise depuis la généralisation de la notion de « mondialisation » ?

La notion de l'accélération de l'histoire est plus complexe. À notre époque, la réconciliation franco-allemande incarnée par Robert Schuman, avec d'autres personnalités européennes comme Alcide De Gasperi et Jean Monnet est à l'origine de l'accélération de l'histoire. La construction de l'Europe et le nouveau visage de la relation atlantique avec l'Amérique donnent à l'accélération de l'histoire un caractère révolutionnaire.

En revanche la politique de décolonisation, après une période de ralentissement de l'histoire sous la Quatrième République en raison de la guerre d'Indochine, est relancée à partir du retour du Général de Gaulle en 1958 grâce à une accélération partielle et tempérée en Afrique, et avec la fin de la guerre en l'Algérie.

Ce qui est vrai pour l'Europe ne l'est pas pour l'Asie avec la Chine et l'Inde. Nous touchons alors aux analyses à la mode mais souvent inexactes sur ce qu'on appelle les pays émergents. Les progrès immenses depuis la fin de la Seconde guerre mondiale sont en Chine comme en Inde dignes d'admiration et doivent être pris en considération. Notons au passage que dans les premières années de l'indépendance et de la partition du sous continent indien, presque tous les observateurs s'attendaient pour l'Inde à un attrait du marxisme-léninisme, ce qui n'a jamais été le cas, sans doute en raison de la supériorité morale et métaphysique de la culture indienne, qu'incarnait à merveille le grand homme que fut Nehru. Aujourd'hui même il y a quelque naïveté à croire, à travers la mondialisation, que l'Europe et les États Unis sont en passe d'être en retard par rapport à la Chine et à l'Inde. Qu'on y regarde de plus près et l'on verra combien la nomenclatura chinoise est divisée et que seul peut-être un homme est en mesure de maîtriser les déséquilibres menaçants pour la Chine. Cet homme est le premier ministre actuel Wen Jia Bao, grâce à sa tentative libérale avec Zhao Ziyang en 1989, étouffée par le vieux marxisme de Deng Xiaoping.

Quel regard portez-vous sur les conditions d'exercice actuel du métier de diplomate ? Est-il raisonnable de conserver un réseau d'une telle densité, ou doit-on revenir, pour les grandes ambassades européennes par exemple, à des méthodes et des outils qu'on a pu connaître en des temps plus anciens : des équipes plus légères constituées autour de quelques personnalités plus politiques et plus durablement installées (de Talleyrand et Guizot à Paul ou Jules Cambon...)

L'exercice du métier de diplomate a évolué en raison des progrès technologiques. Le rôle de très grands diplomates comme les Cambon cités dans votre question est transformé en ce sens que la circulation de l'information est ultra rapide et exige souvent une initiative ou une réponse gouvernementale centralisée et immédiate.

Il est vrai qu'une densité excessive de la représentation diplomatique peut être allégée dans la mesure où une dispersion de postes pour des raisons « consulaires » ou administratives

est moins nécessaire. Je crois qu'il faut raisonner à partir d'une définition exacte des missions de la diplomatie : un diplomate ne doit pas avant tout négocier, mais surtout informer le ministre et le gouvernement, sur la situation du pays étranger où il est en poste, soit sur le plan intérieur soit sur le plan international. Il faut que le personnel diplomatique à l'étranger soit capable à la fois intellectuellement et pratiquement d'informer ses autorités centrales de la situation politique, économique et sociale du pays en cause. Le nombre des diplomates de qualité en poste doit demeurer élevé. On a tendance parfois pour des raisons d'économie budgétaire à laisser un ambassadeur sans adjoint d'un poids suffisant. Il convient qu'un ambassadeur quelles que soient les dimensions du pays de résidence ait au moins un adjoint de catégorie A, susceptible de le remplacer, ou en temps normal de compléter sa capacité d'information. La première conséquence sera de maintenir un réseau assez dense, mais si l'Union européenne se développe dans l'avenir, y compris au niveau de la coopération, comme le suggère la nomination quelque peu hâtive jusqu'à présent d'un ministre européen des affaires étrangères, une telle évolution permettrait la nomination de diplomates responsables et de grande envergure interchangeables du point de vue de la nationalité, donc européens qu'ils soient français, allemands, italiens, britanniques... cela constituerait un progrès considérable dans le sens des relations pacifiques au niveau mondial comme je l'ai suggéré en conclusion de mon livre à propos du recul de la violence.

Dans le fil de votre carrière, comme dans le cours de l'histoire européenne, les événements de Pologne ont tenu une place considérable. Quel a été, selon vous, le rôle exact de Jean-Paul II, que vous avez toujours admiré et auquel vous avez consacré un ouvrage, dans la mécanique de ces années décisives pour l'Europe et pour le monde ? Diriez-vous qu'il était un « leader », un homme d'État ?

C'est avec passion que j'ai écrit sur Jean-Paul II comme vous le reconnaissez vous-même. Je relève volontiers le défi. Je réponds tout de suite sans ambiguïté : Jean-Paul II est un homme d'État. *Leader*, il l'était pour les hommes, pour les femmes, pour les peuples, mais pas nécessairement pour les clercs, parmi lesquels il a eu quelques adversaires. C'est un Polonais et la révolte des chantiers Lénine qui a mis fin au système marxiste-léniniste dans le monde entier lui doit tout. En 1980, moins de deux ans après son élection, Jean-Paul II a prononcé à l'Unesco le plus grand discours de la guerre froide, et Jean-Marie Lustiger nous a dit le jour même : « le communisme est mort ». Le deuxième acquis de l'homme d'État c'est l'établissement des relations diplomatiques entre Israël et le Vatican en 1994. Karol Wojtyła a tout vécu dans sa vie depuis 1939, à sa sortie du lycée : la Seconde guerre mondiale, la domination nazie, le nouveau partage de la

Pologne entre Staline et Hitler puis le régime communiste imposé par Staline et l'Union soviétique. N'était pas non plus étrangère à sa stature d'homme d'État sa familiarité avec la pensée phénoménologique telle qu'elle s'était développée autour de Husserl à Gottingen et à Fribourg, ainsi que son respect pour l'itinéraire d'Edith Stein, juive-allemande convertie au catholicisme, assistante de Husserl, déportée à Auschwitz pour ne pas avoir voulu renier sa judéité. L'un des grands mérites de Jean-Paul II aux yeux de la postérité devrait être d'avoir ouvert de nouveaux chemins, même sans atteindre les buts qu'il s'était fixés. Après avoir libéré la théologie de la libération de son asservissement au marxisme-léninisme, les deux grands axes de la pensée de Jean-Paul II, à la fois religieux et politique, consistent à poursuivre une double finalité : la recherche de l'œcuménisme et l'ouverture au dialogue interreligieux permanent.

Où l'on retrouve l'homme d'État c'est dans la sûreté de son diagnostic politique : sur la guerre, le Golfe, le Kosovo, l'Afghanistan et l'Irak. Benoit XVI lui est resté fidèle mais je suis persuadé que les successeurs de Jean-Paul II ne pourront échapper à son ombre immense.

Au-delà des responsabilités diplomatiques et politiques que vous avez exercées (vous avez été ministre et député), vous êtes un homme de profonde culture littéraire. Dans quelle mesure cette dimension de votre personnalité vous a-t-elle aidé dans la perception des choses ?

C'est à 16 ans, en 1942, pendant l'occupation allemande en France que j'éprouvai un coup de foudre littéraire pour un roman de Jean Giraudoux : « Juliette au pays des hommes ». Même si je suis resté fidèle au grand écrivain, je ne pense pas que ce soit pour l'imiter (ce qui était exclu par définition) que je me suis éloigné des disciplines scientifiques pour me diriger vers la préparation à l'École normale supérieure rue d'Ulm. Pour mieux répondre à votre question qui se place à un très haut niveau de la pensée et de l'action, je me tourne d'abord vers mes grands hommes. Les écrivains d'abord : Stendhal, Chateaubriand, Proust, Malraux, Tolstoï etc. Les grands hommes politiques : Mazarin, Bonaparte, Disraeli, Léon Blum, Mendès France, de Gaulle, Georges Pompidou etc. Si l'on passe au niveau des civilisations, je suis allé à plusieurs reprises en Chine sans jamais connaître la langue (tandis que ma deuxième langue vivante au quai d'Orsay était le russe), j'admire la civilisation égyptienne mais il me paraît évident que la civilisation fondamentale pour nous c'est la civilisation gréco-latine y compris la Russie. Sur le plan intellectuel, je suis profondément européen, en comprenant naturellement les États-Unis et toute l'Europe centrale et orientale, avec un grand faible pour l'Italie et l'Espagne. Suis-je aidé dans la perception des choses ? La lecture d'un très grand écrivain, par exemple Tolstoï lorsque j'étais très jeune, me transportait hors du monde réel. En plein travail

diplomatique, j'ai toujours prévu des pauses littéraires en reprenant des œuvres de grands écrivains.

Que représentent de singulier, pour vous, la sélection et la formation d'un diplomate par l'Ena ? Pour paraphraser un ouvrage jadis publié par André Maurois, quels conseils et recommandations donneriez-vous à un jeune diplomate d'aujourd'hui s'engageant dans la Carrière ?

Lorsque je me suis présenté au concours étudiant de l'Ena, j'avais alors 26 ans. Ancien élève de la rue d'Ulm, agrégé de lettres classiques, je venais d'achever mon service militaire. J'admirais tout en connaissant leurs défauts les grands à la mode, Sartre et Camus, également Simone de Beauvoir mais

je voulais en m'orientant vers l'Ena acquérir des connaissances au moins en économie et en droit – ce qui leur manquait parfois. Je recommanderai aux jeunes diplomates, qu'il s'agisse de l'administration centrale ou des postes à l'étranger, de se spécialiser dans un secteur géographique et idéologique sur tous les plans politique, économique, culturel etc. Lorsque j'ai rejoint le quai d'Orsay en 1956, ma spécialité pendant presque 10 ans a été le monde soviétique, je ne l'ai pas regretté, même après 1989. ■

Propos recueillis par **Arnaud TEYSSIER**
Condorcet 1992